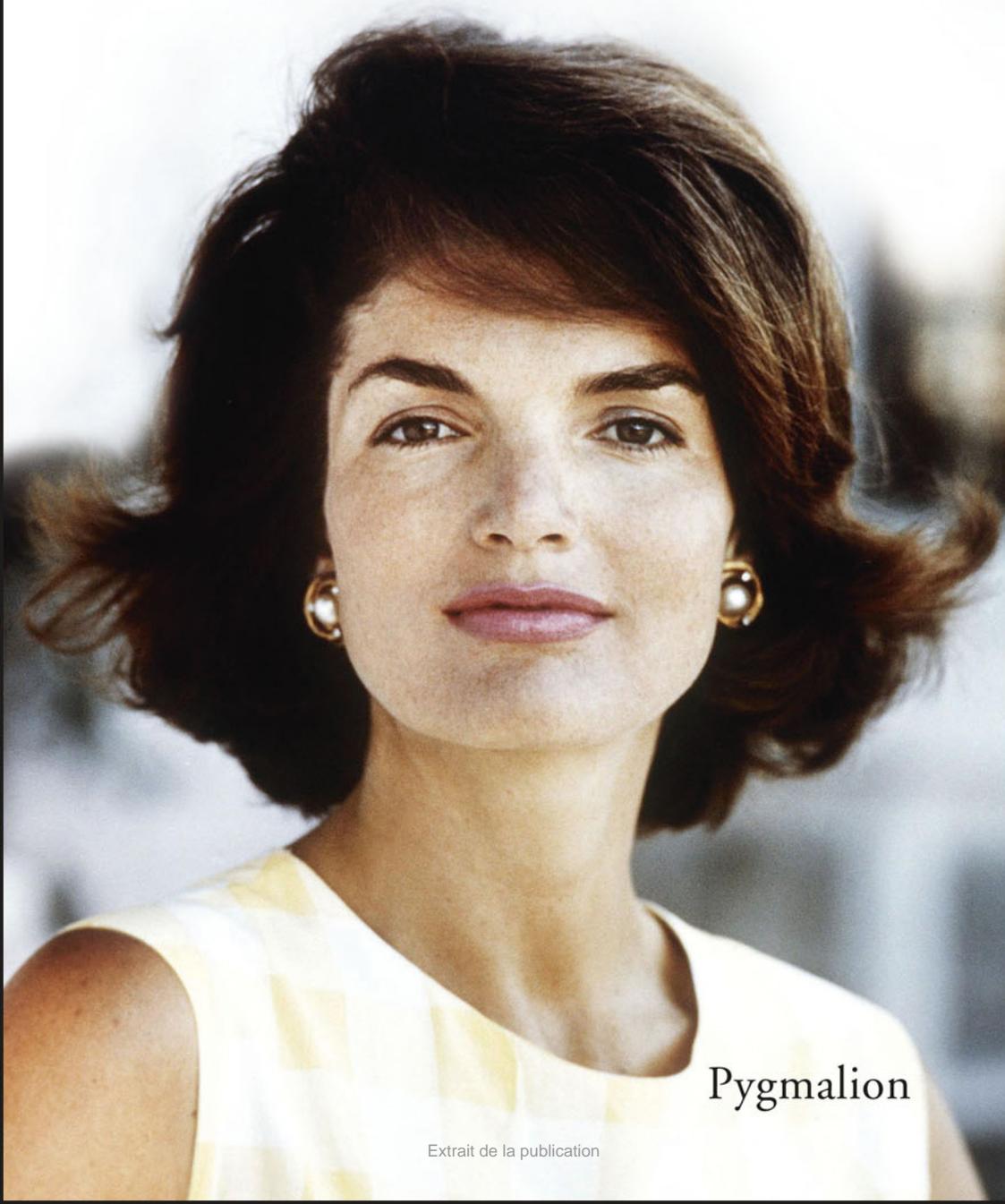


BERTRAND MEYER-STABLEY

Jackie Kennedy

Pouvoir et Fortune



Pygmalion

Extrait de la publication

BERTRAND MEYER-STABLEY

Jackie Kennedy

Pouvoir et Fortune

Vivante, elle voulut être légende, et répondre au précepte de son père adoré : « Ne rien donner de soi-même, laisser les autres deviner... » Mystérieuse et imprévisible, belle et discrète, elle ne cessa de dérouter, refusant de livrer ses secrets ou de dévoiler ses émotions. Elle se conduisit tantôt en héroïne de tragédie antique, tantôt en starlette de roman-photos. Sa vie mélangea le pouvoir et l'amour, le luxe et la détresse, la solitude et les mondanités.

Qui était vraiment cette Jackie Kennedy qui défraya la chronique en épousant l'un des hommes les plus riches du monde après avoir été la veuve du plus populaire des présidents américains ?

Grâce à de nombreux témoignages, Bertrand Meyer-Stabley jette un nouvel éclairage sur le comportement étrange de celle qui demeure l'un des grands mythes de notre siècle.

Mi-Français, mi-Irlandais, Bertrand Meyer-Stabley a longtemps été journaliste à Elle. Il a publié chez Pygmalion de nombreuses biographies consacrées aux mythes féminins du xx^e siècle, traduites en plusieurs langues. Il est aussi l'auteur de John-John Kennedy.

Pygmalion

JACKIE
KENNEDY

Pouvoir et Fortune

DU MÊME AUTEUR

Albums

Nadar, Encre

Les Chirac : Un Album de Famille, Éditions de l'Archipel

Marilyn Monroe : de l'autre côté du miroir, Timée Éditions

Biographies

Grace, Librairie Académique Perrin

Buckingham Story, Librairie Académique Perrin

Les Dames de l'Élysée, Librairie Académique Perrin

Les Monaco, Plon

La Vie quotidienne à Buckingham Palace, Hachette

Charles, portrait d'un prince, Hachette

Juan Carlos, roi d'Espagne, Hachette (Prix des Trois-Couronnes)

La Princesse Margaret, Librairie Académique Perrin

Caroline de Monaco, Librairie Académique Perrin

Edwina Mountbatten, Bartillat

La Véritable Jackie Kennedy, Pygmalion

Bernadette Chirac, Librairie Académique Perrin

La Véritable Grace de Monaco, Pygmalion

La Véritable Audrey Hepburn, Pygmalion

La Véritable Margaret d'Angleterre, Pygmalion

La Véritable Melina Mercouri, Pygmalion

La Véritable Duchesse de Windsor, Pygmalion

La Véritable Ingrid Bergman, Pygmalion

La Véritable Princesse Soraya, Pygmalion

Noureev, Payot

La Véritable Sophia Loren, Pygmalion

La Véritable Marilyn Monroe, Pygmalion

La Véritable Elizabeth Taylor, Pygmalion

Juan Carlos et Sophie, Payot

La Véritable Greta Garbo, Pygmalion

James Dean, Payot

John John, le roman de JFK Junior, Pygmalion

La Véritable Gala Dali, Pygmalion

Sir Elton John, Payot

(Suite en fin d'ouvrage)

BERTRAND MEYER-STABLEY

JACKIE
KENNEDY

Pouvoir et Fortune



Pygmalion

Sur simple demande à
Pygmalion, 87 quai Panhard-et-Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 1999, Éditions Pygmalion / Gérard Watelet, à Paris – paru sous le titre *La Véritable Jackie*

© 2006, Pygmalion, département des éditions Flammarion – paru sous le titre *La Véritable Jackie*

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente édition
ISBN 978-2-7564-1082-1

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« La gloire est la somme des malentendus
qui se créent autour d'un nom. »*

Rainer Maria RILKE

PROLOGUE

LE DESTIN NE LA LAISSA JAMAIS TRANQUILLE. En janvier 1994, lorsqu'elle prend la décision d'annoncer son cancer, la même réflexion parcourt le monde entier : Jackie Kennedy Onassis renoue avec le drame. Alors qu'elle a réussi à reconquérir un bonheur serein auprès de ses enfants, Caroline et John John, et d'un homme qui l'entoure d'une affection discrète, Maurice Tempelman, sa vie bascule à nouveau.

Bien sûr, Jackie relève la tête. Comme toujours, elle va se battre. Les épreuves, les méchants coups du sort, elle connaît. Elle rend même public son traitement de chimiothérapie, pour que les choses soient claires. Les médecins semblent optimistes. Décelé suffisamment tôt, le cancer du système lymphatique peut être enrayé. Et elle ne veut rien modifier à sa vie quotidienne, continuant de se rendre à son bureau de Doubleday, la maison d'édition où elle travaille depuis 1978, et flâne toujours dans Central Park avec ses enfants.

Celle qui donna son style à l'Amérique des années 1960 n'est pas femme à renoncer. Trois jours par

Jackie Kennedy

semaine, Jacqueline Bouvier-Kennedy Onassis continue de quitter vers 9 h 30 son luxueux appartement new-yorkais, au 1040 de la 5^e Avenue, pour gagner en taxi le siège des éditions Doubleday « Senior Editor » de cette importante maison, l'ex-Première Dame des États-Unis occupe un confortable bureau au vingtième étage d'un gratte-ciel. De nombreux entretiens avec des auteurs, des directeurs de collections, des conservateurs de musées et des agents littéraires figurent au programme de ses journées. Elle accueille elle-même ses visiteurs au seuil de son bureau qui porte comme simple inscription : Jacqueline Onassis. Là, attentive, le regard parfois chargé d'une certaine dureté, la conseillère littéraire tente de justifier son salaire annuel exorbitant.

Elle exprime souvent des remarques pertinentes d'une voix douce, assez sensuelle, bien timbrée, avec un rien de sophistication, un accent vaguement européen qui fait très « high society ». Dans le feu de la conversation, son visage peu maquillé, marqué de fines rides autour des yeux, s'anime enfin. Des yeux assez écartés bordés de cils épais. Le nez est court, rond et les pommettes très larges. La bouche, grande. Ce qui frappe le plus, ce sont ses longues mains. Quelque chose de hautain dans ses gestes mais aussi d'indéniablement gracieux. Jackie continue de vivre comme si la maladie n'existait pas.

Mais les séances de chimiothérapie finissent par la fatiguer. Le traitement fait enfler son visage et elle doit se résoudre à porter une perruque. « On croyait qu'elle affrontait bien la maladie, mais on se trompait, reconnaît un proche. En surface, elle paraissait un iceberg, mais dessous, elle était en train de fondre. Elle était très abattue. »

Prologue

Le 15 avril 1994, Jackie doit être admise d'urgence au Cornell Medical Center de New York, après avoir perdu connaissance dans son appartement de la 5^e Avenue. Sa forme rare de cancer du système lymphatique finit par prendre le dessus. Admise à l'hôpital Cornell de New York le 16 mai, pour la troisième fois en moins d'un mois, elle décide alors de rentrer chez elle et de mourir parmi les siens, lorsque le corps médical se fut déclaré impuissant à enrayer le cancer qui se propageait à une vitesse fulgurante. À la grande surprise des médecins, qui s'inclinent néanmoins, elle refuse également de continuer à se faire soigner et à prendre les antibiotiques désormais inutiles.

Consciente d'entrer dans la mort, cette vieille compagne des Kennedy, mais sereine au milieu des siens, de ses livres et de ses objets familiers, Jackie fait alors mander Mgr George Bardes, prélat catholique, qui lui administre les derniers sacrements. À son fils, elle confie : « J'aurais tant aimé que l'Amérique me pardonne. » L'Amérique qui l'a adorée et haïe. Jackie ne sait pas encore combien sa mort va la bouleverser.

Dans la soirée du 19 mai, elle sombre dans le coma. Trois quarts d'heure après, Jackie Kennedy Onassis succombe, veillée par son fils John Jr., sa fille Caroline Kennedy-Schlossberg et le dernier compagnon de sa vie, le diamantaire milliardaire Maurice Tempelman.

Dès l'annonce de sa mort, une vague d'émotion submerge Manhattan et gagne le pays. Sur les bâtiments publics et dans les ambassades américaines aux quatre coins du monde, le drapeau est mis en berne, tandis qu'au pied de sa prestigieuse résidence de la 5^e Avenue, face à Central Park, la foule des curieux gonfle.

Jackie Kennedy

Enfin, le 23 mai 1994, c'est le dernier acte dans les larmes : l'Amérique se réconcilie avec Jackie. Les obsèques commencent à 10 h 30 par la levée du corps, devant son domicile de la 5^e Avenue. Le cortège est composé de quatre limousines, dans lesquelles ont pris place les membres de la famille Kennedy. Il suit, à discrète allure, le corbillard emportant le cercueil d'acajou recouvert de fougères vertes et d'une croix de roses blanches vers Saint-Ignace-de-Loyola et Park Avenue. Au fil du parcours, une foule émue accompagne du regard sa plus célèbre concitoyenne, tandis que, tout au long de cette journée, les chaînes de radio et de télévision multiplient les programmes spéciaux avec la lancinante succession d'images d'archives, où la tragédie de Dallas tient la place d'honneur.

Pas une seule fois, au cours de l'office religieux, qui dure une heure et demie, célébré par Monseigneur George Bardes (lequel a administré à Jackie les derniers sacrements et recueilli son ultime confession), le nom d'Onassis n'est prononcé. Comme si l'Amérique, qui autrefois l'avait rejetée, après son mariage avec l'armateur grec, n'avait voulu rendre hommage, en ce dernier instant, qu'à une Kennedy.

Fait exceptionnel dans un pays aux médias omniprésents : la messe n'est pas retransmise par la télévision, qui n'en diffuse que le son. En prélude à la cérémonie religieuse, John Kennedy Jr. lit des passages du livre d'Ésaïe, du Livre des Révélation, et termine par un paragraphe de l'Évangile selon saint Jean, censé le mieux symboliser les qualités profondes de la défunte : l'amour des mots, celui de son foyer et de sa famille. Puis, c'est au tour de sa sœur, Caroline Kennedy-Schlossberg, de monter en chaire pour déclamer un poème et lire *Mémoire de Cape Cod*

Prologue

d'Eda Millay, qui célèbre une île, au large de la Nouvelle-Angleterre, où la famille Kennedy a coutume de se retrouver. Mais, ironie du destin, l'ombre d'Aristote Onassis, que l'on avait si diligemment voulu effacer, plane un instant sur l'assistance en la personne de Maurice Tempelman, dernier compagnon et confident discret de Jackie Kennedy. Par la lecture d'*Ithaca*, un poème du célèbre poète grec Cavafy, c'est un peu du parfum de Skorpios et de l'âme grecque qui entre clandestinement dans cette église de Manhattan. « Et maintenant, le voyage s'achève. Trop court, hélas, trop court, murmure Maurice Tempelman. Il fut plein d'aventures et de sagesse, de rires et d'amour, de vaillance et de grâce. Alors, adieu, adieu. » Sur cette dernière envolée, de sa voix profonde et majestueuse, la cantatrice Jessye Norman entonne l'*Ave Maria*.

Dès la fin de l'office, la dépouille de Jacqueline Kennedy-Onassis part en direction de l'aéroport de New York où un avion privé la prend en charge à destination de Washington. Là, le cercueil est salué au National Airport par le président Bill Clinton, qui a souhaité rendre solennellement hommage à « l'élégance et au courage » de Jackie, une femme « admirée à travers le monde ».

Enfin, le cercueil est conduit au cimetière d'Arlington, où Jacqueline Kennedy est inhumée dans la plus stricte intimité au côté de son premier époux assassiné et de leurs deux enfants morts en bas âge. Le président Clinton est encore parmi les intimes pour lancer un « adieu » à son « amie ».

Partout, aux États-Unis, sa mort suscite une vive émotion, tout à la fois moment de recueillement et de nostalgie. Quotidiens, magazines, télévisions multiplient les reportages. Sur fond de films et de photos

Jackie Kennedy

en noir et blanc, ils évoquent ce tout début des années 1960 qui vit un couple digne de *Gatsby le Magnifique* – il avait quarante-trois ans, elle trente et un – à la Maison-Blanche, incarner une Amérique débordante de confiance et de puissance.

Pour autant, celle qui n'a jamais parlé à la presse intrigue plus que jamais. « Cette femme élégante, indépendante, qui savait ce qu'elle voulait, reste une femme mystérieuse », avoue le *Washington Post*. « Nous vous connaissions à peine », écrit alors *Today*, qui s'interroge sur ce que « cachaient ces yeux inoubliables ». Son biographe, Stephen Birmingham, a dit : « Quand on est seul avec elle, elle est plutôt timide, elle paraît effrayée, un peu rêveuse, hésitante, lançant des coups d'œil de toutes parts. Mais lors de ses apparitions publiques, ajoute-t-il, elle est radieuse. » D'autres ont affirmé que c'était juste le contraire : qu'elle était angoissée et timide en public, alors que dans l'intimité, elle rayonnait. Elle était une énigme. Elle pouvait être légèrement masculine, d'un air sexy, délicate, à la limite de la circonspection ; circonspecte à la limite de la distance ; distante jusqu'au mystère.

A-t-elle jamais livré ses secrets, elle dont la vie fut un roman ? Dont le destin oscilla entre une scène de *Sophocle* et le roman-photo, entre une héroïne de l'Antiquité et « Dallas ». Elle, dont la vie mélangea si souvent les ingrédients les plus romanesques : pouvoir, fortune, tragédie et love stories sur fond de jet-set, fut quasiment un personnage de films muets, une légende silencieuse se nourrissant de son propre silence.

Mais le plus romanesque est sans doute sa personnalité mystérieuse et secrète, presque aussi énigmatique que celle de Greta Garbo. Car le biographe qui cherche à déceler le sens d'une vie – assurément le but

Prologue

de toute biographie – doit faire face pour Jackie à un caractère complexe. Elle souhaita toujours que rien ne transparaisse de ses émotions ni de l'insécurité qui la troublaient. Une fois pour toutes, elle avait tiré un invisible rideau sur son visage, se condamnant ainsi à devenir une légende, un mythe, fidèle en cela au précepte de son père adoré : « Ne pas trop donner de soi-même, retenir un peu de soi et laisser les autres deviner... »

I

LES BOUVIER,
« UNE DYNASTIE À LA FRANÇAISE »

NUL N'IGNORE LES RACINES IRLANDAISES du clan Kennedy : comment, dans l'ouest de cette île sainte, la vie était rude et l'héroïsme quotidien nécessaire. Comment, dans les années 1845, la famine, fidèle compagne du paysan gaélique, revint tragiquement. Fuite devant la faim, la maladie, la mort lente, l'émigration apparaissait comme l'unique salut. Avec l'adieu déchirant à la terre natale commençait la saga d'un Nouveau Monde.

Les racines françaises de Jacqueline Bouvier sont moins connues. Elle est également issue d'une grande famille, dont l'histoire ressemble un peu à celle des Kennedy. Mais les Kennedy sont originaires d'Irlande et les Bouvier du sud de la France. L'ancêtre des Bouvier qui émigra aux États-Unis à l'âge de vingt-trois ans, était un simple fantassin de l'armée vaincue de Napoléon et apprenti ébéniste à Pont-Saint-Esprit, village du Languedoc.

Les natifs d'Irlande sont ardents et chaleureux, comme le sont également les méridionaux. Michel Bouvier était aussi impulsif et avide d'aventure que Patrick Joseph Kennedy, lorsqu'il émigra, à peu près

Jackie Kennedy

à la même époque d'ailleurs : l'Irlandais en 1849, le Français en 1815.

John et Jacqueline sont donc issus tous deux – dans la meilleure tradition américaine – d'une famille à l'origine modeste qui s'est hissée à la force du poignet jusqu'à une sorte d'aristocratie. Mais les Kennedy et les Bouvier ont gardé quelque chose de leurs origines paysannes, qu'une réussite trop rapide n'a pas eu le temps d'effacer. Les deux arbres familiaux sont respectivement issus d'un tronc solide et unique : Patrick Joseph pour les Kennedy et Michel pour les Bouvier.

Mais une différence essentielle sépare les deux familles. Les Kennedy sont une grande famille, mais pas les Bouvier. Les Kennedy sont restés groupés en un clan solide, alors que les Bouvier sont éparpillés et vivent chacun de leur côté. Si l'on en croit son grand-père, John Vernou Bouvier Jr. (auteur d'un très imaginaire ouvrage intitulé *Mes Ancêtres*), sa famille est issue d'une haute lignée de nobles du Dauphiné et du Poitou. Leur nom est connu depuis 1086 et William de Vernou fut même le secrétaire du roi Charles V. Deux décrets royaux auraient reconnu les titres de la famille.

C'est dire si, pendant son enfance, l'on entretint Jackie de ses nobles origines et de son lointain héritage aristocratique. La vérité est évidemment différente. En fait, c'est la Savoie et non le Dauphiné qui est le berceau de la famille. Petits propriétaires terriens, sous-hobereaux montagnards, le clan comprend un forgeron (François Bouvier) qui vécut dans un hameau dit « Les Mazures de Champlarent », un charbonnier (Georges Bouvier) qui habita à Grenoble, quelques agriculteurs, un ébéniste et plusieurs artisans.

Les Bouvier, « une dynastie à la française »

Certes, l'un des membres les plus téméraires, Eustache, prit le chemin des futurs États-Unis en participant en 1781 à la guerre d'Indépendance américaine dans les rangs victorieux de Rochambeau et de La Fayette. Son fils, Michel, fondateur de la dynastie américaine, connut quant à lui la défaite de Waterloo dans les armées de Napoléon. Il regagna la petite maison de Pont-Saint-Esprit où sa famille tenait un modeste commerce. Son père, Eustache, était menuisier-ébéniste et ses trois fils ses apprentis. Au jeune Michel, désorienté par la défaite de Napoléon et avide d'une vie exaltante, son père parla d'Amérique, pays de liberté et d'avenir. Le 10 juillet 1815, Michel Bouvier embarque à bord d'un « cercueil flottant », à destination de New York. La saga américaine des Bouvier commence.

Arrivé sain et sauf sur la côte Est des États-Unis, ce jeune Français de vingt-trois ans n'a pour seuls biens qu'une redingote élimée, un costume de cheviotte et, dans un balluchon, une paire de chaussures. Il gagne Philadelphie où la colonie française est déjà importante et travaille comme charpentier sur divers chantiers. Avec une âme de pionnier et une vigoureuse énergie, il incarne bientôt le symbole du « Rêve américain » et part à la conquête financière de la côte Est.

Dès 1817, il dépose sur son compte à la banque Girard de Philadelphie l'équivalent de 7 000 dollars. L'arrivée de Joseph Bonaparte, venu se réfugier dans sa ville, change sa destinée. Il s'occupe de l'aménagement de la maison de l'ex-roi de Naples et fabrique des meubles. Il s'enrichit également dans l'importation d'acajou et de marbre et devient un propriétaire terrien prospère. Son premier mariage, avec une jeune Américaine qui meurt précocement, lui donne deux

Jackie Kennedy

enfants ; le second, pas moins de sept filles et trois garçons. Néanmoins, malgré sa fortune, ce self-made-man ne peut entrer dans la haute société de Philadelphie. D'autant que, dans cet État fondé en 1682 par William Penn et les quakers, les catholiques représentent une minorité.

Si l'une de ses filles fait un beau mariage avec le fils d'un banquier de la ville, toute la famille préfère partir pour New York, en train de devenir la ville la plus prospère de la côte Est. Michel Bouvier y crée une charge d'agent de change et continue à s'enrichir dans le développement de la Bourse au New York Stock Exchange. Il disparaît en 1874, en laissant à ses héritiers une fortune immobilière considérable.

Lors de ses funérailles à l'église Sainte-Marie, l'un de ses dix enfants évoque sa mémoire par ces vers de Lamartine :

*« Ces contemporains de nos âmes
Ces mains qu'enchaînait notre main
Ces frères, ces amis, ces femmes
Nous abandonnent en chemin. »*

Pour sa postérité, la seconde et la troisième génération des Bouvier, la disparition de Michel marque la fin de l'ère philadelphienne. Délaissant la cité bourgeoise où ils n'ont jamais vraiment été acceptés par la haute société de la quatrième ville des États-Unis, les Bouvier parviennent à s'imposer à New York et à connaître, dès 1889, la consécration sociale en figurant dans le bottin mondain de la ville.

Chacun des enfants de Michel contribue au développement des affaires familiales. L'un de ses petits-enfants, John Jr. (le grand-père de Jackie), choisit une

Les Bouvier, « une dynastie à la française »

voie originale après ses études à Columbia. Il devient un avocat de bonne réputation et son cabinet de Manhattan marque l'essor de son prestige social. John siège dans une importante commission militaire au moment de l'entrée en guerre des États-Unis, en 1914. Il aime à se faire appeler « Major Bouvier ». C'est avec lui que le vernis social des Bouvier se consolide. Les portes de plusieurs clubs chics s'ouvrent à lui. Inscrit au *Racquet Club* à New York, au *Maidstone Club* à Long Island, au *Jupiter* en Floride et au *Havanna Country Club* de Cuba, John Bouvier Jr. sait rester élégant même en costume de sport, une flanelle boutonnée haut par-dessus son gilet. Il porte des complets parfaitement coupés, d'une élégance toute britannique ; « ses valets prennent grand soin à l'entretien de ses costumes... ».

Ce ténor du barreau surveille avec attention son image sociale. En 1914, il s'installe sur Park Avenue. Dans les années 1920, il achète dans le très chic East Hampton une résidence estivale (la famille gardera cette demeure baptisée « Lasata » jusqu'en 1948 où Jackie passera maints étés). Son épouse est d'origine britannique. Maude Sergeant, fortunée et dotée d'une beauté remarquée, profite des vacances pour partir en Floride avec ses cinq enfants. Une armée de domestiques et une procession de malles les accompagnent. On joue au golf, lézarde près de la piscine ; les soirées se terminent avec « des seaux en argent, remplis de glace, des sandwiches que l'on mange avec appétit, des plateaux en argent qui vont et viennent avec des coupes de champagne bien frais ». Rien d'extravagant, ni de vulgaire. Une touche fitzgeraldienne pour une génération gagnante.

Jackie Kennedy

Pourtant, selon Truman Capote, « les Bouvier, qui se disaient aristocrates, n'en étaient pas moins décadents. Les Bouvier étaient poseurs. Ils se donnaient des allures d'aristocrates fortunés et influents, sans l'être le moins du monde. Le grand-père de Jackie, le major, s'était fabriqué une généalogie fantaisiste, rattachant la famille à l'aristocratie française, lui inventant des armoiries et des parentés illustres. Ce faux achevé renforça l'assurance des Bouvier et les aida à réaliser leurs ambitions sociales. Persuadés de leur aristocratie, ils se comportaient comme des aristocrates. Jackie et sa famille adoptèrent les principes aristocratiques les plus élevés, "noblesse oblige", et essayèrent de s'y tenir ».

L'aîné des cinq enfants, John Bouvier III, que tout le monde appelle bien sûr Jack, connaît donc dès sa naissance, en 1891, l'enfance heureuse d'un golden-boy. Après des études médiocres à Yale, il prend tout naturellement le chemin de Wall Street afin de devenir, à l'instar de ses oncles, un apprenti sorcier de la spéculation. Il s'initie pendant trois ans chez Hentzel et Compagnie et semble très vulnérable à la fièvre et à l'excitation quotidienne de la profession. Mais les jours se suivent et ne se ressemblent jamais dans le monde de la finance. L'Amérique du Jazz Âge semble euphorique. Jack multiplie les profits et en quelques années parvient à accroître son capital personnel d'un million de dollars. À lui et à sa jeune épouse, les dieux de la finance semblent sourire. Et quand naît leur premier enfant, Jackie, rares sont les traders pessimistes. On est seulement en 1929...

Jackie n'est qu'un bébé lorsque, le jeudi 24 octobre, une véritable panique s'empare de l'Amérique à la suite du krach boursier. Les Bouvier perdent une

Les Bouvier, « une dynastie à la française »

partie de leur fortune. Mais dans le nouveau paysage américain où nombreuses sont les banques acculées à la faillite, où toutes les catégories sociales sont touchées, les Bouvier continuent à vivre comme si de rien n'était. Ils veulent garder le même train de vie luxueux. Pourtant, la brillante façade ne tarde pas à se lézarder lorsque la situation financière finit par imposer sa dure loi. Et, parallèlement, les liens du couple se détériorent. Face à l'immixtion d'une insécurité en deux domaines essentiels, les premières années de Jackie composent un trompe-l'œil. Comme une comédie où affleure la tragédie, où l'orage gronde...

DU MÊME AUTEUR

(suite)

La Véritable Diana, Pygmalion

La Véritable Maria Callas, Pygmalion

Première Dame, éditions Bartillat

L'impératrice Indomptée : Sissi, Pygmalion

La véritable Ava Gardner, Pygmalion

Cocteau-Marais : les amants terribles, Pygmalion

La Comtesse Tolstoï, Payot

Oona Chaplin, Pygmalion

Marie Laurencin, Pygmalion

Majesté, Pygmalion

12 couturières qui ont changé l'histoire, Pygmalion

Mise en pages par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EUCN000597.N001
Dépôt légal : septembre 2013